

Expression subjective et performatif en japonais

— Tokieda et Benveniste —

À Lucien Pernée, qui m'a révélé le principe du caractère particulier propre à chaque langue.

Ken-ichi SASAKI

Notre sujet consiste à éclairer un aspect de la problématique du performatif à travers une confrontation de la formulation de Benveniste avec la vue générale du linguiste japonais Tokieda (1900–1967). Il s'agit d'un seul aspect, mais d'un aspect fondamental puisqu'il concerne la possibilité même de formuler un critère général du performatif. Notre recherche mettra en relief les différentes constitutions des langues européennes et du japonais.

Pourquoi Benveniste plutôt qu'Austin? Comme on le sait, la notion de performatif vient de la philosophie de langage de celui-ci¹⁾; il l'a proposée pour distinguer le performatif du constatif. Par exemple, selon lui, l'énoncé "*I name this ship the Queen Elizabeth*", étant prononcé par un personnage qualifié dans une circonstance appropriée, accomplit lui-même l'acte de nomination au lieu de décrire cet acte²⁾. Au contraire, un énoncé qui ne fait que décrire un état de choses est appelé constatif. Comme on sait et comme on verra d'ailleurs dans la suite, Austin a renoncé à la fin de ses recherches à cette distinction et l'a remplacée par une autre 'locutionary act — illocutionary act — perlocutionary act'³⁾. Il y a pourtant des philosophes et des linguistes qui conservent la distinction primordiale d'Austin. Parmi eux nous trouvons Benveniste. Voilà la raison pour laquelle nous prenons celui-ci pour point de départ. Mais il va sans dire que nous nous référons au besoin au fondateur de la théorie des "speech acts".

1. Benveniste et le performatif

En 1958, Benveniste a rencontré, indépendamment d'Austin, l'existence d'une classe d'énoncés particulièrement 'subjectifs'⁴⁾. Il la signale dans ses recherches sur la subjectivité dans le langage. Voici ce qu'il dit:

"Or *je jure* est une forme de valeur singulière, en ce qu'elle place sur celui qui s'énonce *je* la réalité du serment. Cette énonciation est un *accomplissement*: 'jurer' consiste précisément en l'énonciation *je jure*, par quoi Ego est lié. L'énonciation *je jure* est l'acte même qui m'engage, non la description de l'acte que j'accomplis. En disant *je promets, je garantis*, je promets et je garantis effectivement. Les conséquences (sociales, juridiques, etc.) de mon jurement, de ma promesse,

se déroulent à partir de l'instance de discours contenant *je jure, je promets*. L'énonciation s'identifie avec l'acte même.⁵⁾”

En face de ce fait de l'existence des “verbes qui dénotent par leur sens un acte individuel de portée sociale⁶⁾”, il interprète comme suit la source de leur validité sociale:

“... cette condition n'est pas donnée dans le sens du verbe; c'est la 'subjectivité du discours qui la rend possible. On verra la différence en remplaçant *je jure* par *il jure*. Alors que *je jure* est un engagement, *il jure* n'est qu'une description, au même plan que *il court, il fume*. On voit ici, dans des conditions propres à ces expressions, que le même verbe, suivant qu'il est assumé par un 'sujet' ou qu'il est mis hors de la 'personne', prend une valeur différente. C'est une conséquence de ce que l'instance de discours qui contient le verbe pose l'acte en même temps qu'elle fonde le sujet. Ainsi l'acte est accompli par l'instance d'énonciation de son 'nom' (qui est 'jurer'), en même temps que le sujet est posé par l'instance d'énonciation de son indicateur (qui est 'je').⁷⁾”

Benveniste déchiffre, donc, le phénomène en question en fonction de l'instance d'énonciation. Ce qu'il entend par 'l'instance d'énonciation' n'est rien d'autre que l'acte, ici et maintenant, d'une énonciation: lorsque quelqu'un énonce, par exemple, 'je jure', cette instance dénomme l'acte même d'énonciation de jurer et le montre comme relevant de son propre sujet 'je'. Si la proposition est à la troisième personne, comme dans 'il jure', le 'jurer' ne nommant plus l'instance d'énonciation, elle perd complètement cette 'subjectivité' particulière qu'elle avait à la première personne. Nous remarquons d'ailleurs très facilement que les actes cités comme accomplis par l'énonciation ont tous (*jurer, promettre, garantir*) ceci de commun de n'être amenés que par le langage verbal: celui-ci en est la condition *sine qua non*. Ceci contraste nettement avec les autres verbes cités qui relèvent du domaine de l'activité physique (*courir, fumer*).

Or, cette découverte du performatif par Benveniste n'est pas un coup de hasard. Elle a été, pour ainsi dire, préparée et orientée par la problématique centrale du linguiste; comme on le sait, Benveniste a porté un vif intérêt à l'instance de discours: en témoignent ses articles sur le pronom personnel (l'hétérogénéité entre 'je' et 'tu' d'une part et 'il' de l'autre), le temps verbal (l'existence de deux systèmes indépendants l'un de l'autre; l'un comprend typiquement l'aoriste, et l'autre le parfait) et notamment la distinction de deux modes langagiers, le “discours” et l’ “histoire”⁸⁾. Son idée de la subjectivité imprégnée dans le langage est le fruit de la maturation de cet horizon global. Le performatif est pour lui le cas extrême et typique de cette subjectivité.

Ainsi, dès que les actes du colloque de Royaumont sont publiés en 1962, Benveniste, qui y trouve la communication d'Austin intitulée “Performatif-Constatif”, la critique, et cherche à continuer le projet, abandonné par Austin, d'établir un critère linguistique de la discrimination entre performatif et constatif. C'était d'ailleurs la

première fois qu'il rencontrait la terminologie 'performatif-constatif' appliquée aux énonciations types dont il avait trouvé la distinction en 1958. La première définition qu'il donne du performatif est suivante: "des énoncés où un verbe déclaratif-jussif à la première personne du présent est construit avec un dictum⁹⁾". L'exemple allégué en est *J'ordonne que la population soit mobilisée*. Un verbe déclaratif-jussif "ordonner" y est employé à la première personne et le dictum y est représenté par "la population est mobilisée". Une variante de cette première forme du performatif est donnée par la construction du verbe avec un complément direct et un terme prédicatif: *Je le proclame élu*. Dans ce cas-là, la variété relève de la partie du dictum, tandis que, dans la seconde forme du performatif benvenistien, elle concerne la partie principale, c'est-à-dire le sujet et le verbe: il s'agit d'énoncés qui "ne comportent pas de verbe déclaratif et se réduisent au dictum, mais [dans lesquels] celui-ci est publié dans un recueil officiel, sous la signature du personnage d'autorité, et parfois accompagné de l'incise *par la présente*." Une variante de cette seconde forme est donnée par les énoncés où "le prononcé du dictum est rapporté impersonnellement et à la troisième personne: *Il est décidé que ... —Le Président de la République décrète que ...*" Il est vrai que "le changement consiste en une simple transposition. L'énoncé à la troisième personne peut toujours être reconverti en une première personne et reprendre sa forme typique."¹⁰⁾ Ainsi Benveniste accepte de recourir au procédé méthodique de transformation structurelle de l'énoncé pour simplifier la classification. Ce fait est d'une importance remarquable; une fois accepté la transformation méthodique, la seconde forme même du performatif serait sans aucune difficulté regardée comme une variante de la première, dont la proposition principale (S+V) est éventuellement remplacée par le contexte de publication (l'autorité des décisions publiques). S'il en est ainsi, nous pouvons prendre la première forme pour la structure essentielle du performatif chez Benveniste, la possibilité de changement par transformation étant admise.

Mais la transformation méthodique ne dépasse pas une certaine limite. Pour le voir, il nous convient ici d'examiner le cas de l'impératif où se manifeste le plus nettement l'opposition entre Benveniste et Austin. Le linguiste critique le philosophe d'avoir compté l'impératif parmi les performatifs:

"Il ne faut pas être dupe du fait que l'impératif produit un résultat, que *Venez!* fait venir effectivement celui à qui on s'adresse. Ce n'est pas ce résultat empirique qui compte. Un énoncé performatif n'est pas tel en ce qu'il peut modifier la situation d'un individu, mais en tant qu'il est *par lui-même* un acte. L'énoncé est l'acte; celui qui le prononce accomplit l'acte en le dénommant."¹¹⁾

La même critique s'applique aussi bien à "l'avertissement donné par un écriteau"; selon Austin, "même le mot 'chien' à lui seul peut parfois ... tenir lieu de performatif explicite et formel: on effectue par ce petit mot le même acte que par l'énoncé 'je vous avertis que le chien va vous attaquer'.¹²⁾" On dirait que l'impératif '*Venez!*' n'est pas autre qu'un performatif où tous les éléments sauf le verbe 'venir' de

“J’ordonne que vous veniez” sont remplacées par le mode même du verbe, et que l’écriteau ‘Chien’ n’en est qu’un autre où tout l’énoncé “Je vous avertis que le chien va vous attaquer” est porté par l’existence même de l’écriteau sur lequel est marqué ‘Chien’. C’est d’ailleurs justement ce qu’Austin affirme lui-même:

“All we can say is that our explicit performative formula (‘I promise . . .’, ‘I order you . . .’, etc.) serves to make explicit, and at the same time more precise, what act it is that the speaker purports to perform in issuing his utterance.¹³⁾”

La possibilité de ‘rendre explicite’ prouve l’équivalence sémantique ou pragmatique de ces formes (impératif et écriteau) avec les énoncés proprement performatifs.

De plus, il nous semble fort bien que c’est ce que Benveniste s’est permis lui-même en employant la méthode de transformation structurelle de la phrase, parce que l’explicitation n’en est qu’un cas particulier. Pourtant, pour lui, il faut distinguer, et cette distinction est décisive si on veut garder le statut distinct du performatif malgré l’échec d’Austin. Écoutons Benveniste. Selon lui,

“il ne faut pas prendre l’implication extralinguistique [ex. celle de l’existence de de l’écriteau] comme équivalent de l’accomplissement linguistique.” “Ce n’est pas donc le comportement attendu de l’interlocuteur qui est ici le critère, mais la forme des énoncés respectifs. La différence résulte de là: l’impératif produit un comportement, mais l’énoncé performatif est l’acte même qu’il dénomme et qui dénomme son performateur.¹⁴⁾”

Et rappelons ici l’exemple qu’il a réduit à la forme standard du performatif par la méthode de transformation: *M. X. est nommé ministre plénipotentiaire*. En ce sens, bien que le performateur de l’acte de nomination ne soit pas nommé, l’acte même l’est nettement: *M. X. est nommé . . .* Donc “un énoncé est performatif en ce qu’il dénomme l’acte performé.” “Un énoncé performatif n’est pas tel en ce qu’il peut modifier la situation d’un individu [cf. les cas d’impératif et d’écriteau], mais en tant qu’il est *par lui-même* un acte. L’énoncé *est* l’acte; celui qui le prononce accomplit l’acte en le dénommant.¹⁵⁾”

2. Benveniste et Austin

Pour Benveniste, donc, le point décisif qui fait d’un énoncé un performatif consiste en ce qu’il dénomme l’acte même¹⁶⁾. Il faut remarquer qu’il s’agit d’un bout à l’autre de chercher une caractéristique linguistique de l’énoncé. Nous y trouvons ce qui sépare définitivement Benveniste d’Austin. Leur opposition est celle de deux points de vue; l’un vise à l’énoncé et l’autre à l’énonciation. La chose la plus curieuse, mais qui n’a pas été remarquée, nous semble-t-il¹⁷⁾, par les philosophes analytiques post-austiniens, est le glissement de visée qui apparaît au long de la recherche d’Austin dans l’ouvrage en question. Étant parti du point de vue de l’énoncé, il passe finalement à celui de l’énonciation. Au début de l’ouvrage, Austin

appelle le phénomène en question “a *performative sentence* or a performative utterance, or, for short, a performative¹⁸⁾”. Il est déjà à noter que l’ambiguïté est rendue de plus en plus dense au fur et à mesure qu’on avance dans cette énumération répétitive. Le mot ‘utterance’ peut désigner aussi bien l’acte d’énonciation que l’énoncé ou ‘sentence’. L. W. Forguson a probablement raison d’affirmer, sur cet “act-object ambiguity¹⁹⁾”, que, par le mot ‘utterance’ Austin désigne toujours ‘l’objet’ c’est-à-dire ‘l’énoncé’²⁰⁾. Mais le fait que Forguson croit nécessaire d’en donner une explication prouve l’existence d’une ambiguïté, et *a fortiori*, dans la série d’expressions “performative sentence—performative utterance—performative” l’ambiguïté est presque patente. On dirait qu’Austin en profite.

Il nous convient de collationner deux définitions que le philosophe donne du performatif, l’une au début et l’autre à la fin de l’ouvrage. Dans la “Lecture I”, nous lisons que, dans le cas des performatifs, “énoncer la proposition [‘sentence’ en anglais] (bien sûr, dans les circonstances appropriées) n’est ni *décrire* mon accomplissement de l’acte que je serais dit être en train d’accomplir en l’énonçant, ni *affirmer* [‘state’ en anglais] que je suis en train de l’accomplir; c’est justement l’accomplir²¹⁾.” Au début de la “Lecture XI”, d’autre part, en rappelant l’endroit que nous venons citer, l’auteur dit qu’il a écrit que “le performatif accomplirait *quelque chose* par opposition à dire simplement quelque chose²²⁾.” Ce n’est point une répétition pure et simple. Il nous faut bien préciser la différence entre ces deux définitions. La première définit l’énoncé performatif comme celui dans lequel l’énoncéur accomplit par son énonciation l’acte dénommé par l’énoncé même, tandis que la seconde ne parle que d’accomplir *quelque chose*. La première s’accorde avec la conception de Benveniste, alors que la seconde est assez lâche pour couvrir, sous la rubrique du performatif, l’impératif et l’écriteau, par exemple, aussi bien que l’énoncé performatif authentique. Austin s’est enfin contenté de viser les actes de parole (‘speech acts’) plutôt que les propriétés linguistiques de l’énoncé performatif; dans cet horizon, Austin substitue l’opposition primordiale entre deux types d’énoncé “performatif—constatif” par une autre entre les aspects de l’acte “locution—illocution—perlocution”.

Voilà donc que le linguiste s’intéresse à la structure spécifique de l’énoncé dit performatif, alors que le philosophe s’intéresse aux actes effectués par cet énoncé. Comme le ‘performatif’ ne peut être que qualificatif d’un énoncé (puisque’il est absurde de parler d’un ‘acte performatif’), la limitation que Benveniste s’est imposée est fort raisonnable. Mais malgré cela, nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer un certain changement de son attitude entre les deux phases de ses recherches, c’est-à-dire sa première découverte du performatif et sa critique d’Austin. Sa découverte du performatif a été faite en fonction de la ‘subjectivité’ du discours. Mais il nous semble que sa rencontre avec la philosophie d’Austin l’a entraîné vers le côté publique, voire officiel, plutôt que le côté subjectif du langage. En cherchant à établir un critère différenciant l’énoncé performatif, il en a soigneusement retenu les “exemples évidents” et ainsi trouvé la structure standard du performatif. Pour-

tant cette manière d'aborder le performatif est une chose et celle du point de vue de la subjectivité en est une autre. "J'ordonne que la population soit mobilisée" donne un exemple évident de performatif. Mais cet énoncé est foncièrement étranger à la subjectivité. Si l'énonceur y est qualifié et les circonstances sont appropriées, ces conditions rendent l'énoncé parfaitement performatif. Cela veut dire que, même si l'énonceur l'énonce littéralement 'hors de soi', c'est-à-dire en état de stupeur, l'énoncé n'en est pas moins efficace. Nous en connaissons un exemple fameux: la marque de la croix donnée par Jeanne d'Arc comme sa signature à la formule d'abjuration. Et c'est de même le fondement ultime qui fait fonctionner un pouvoir fantôme: ce qui est efficace, c'est la signature ou le sceau du titulaire du pouvoir; dans le cadre d'un dispositif politique, on ne demande pas en principe si la décision vient d'un engagement personnel de celui-là plutôt que d'un intérêt de quelqu'un qui tient les ficelles dans la coulisse. L'énoncé performatif dans le domaine des activités officielles est basé sur un mécanisme établi et non pas sur la sincérité de l'énonceur. C'est sans doute au moins une raison pour laquelle Austin a insisté à plusieurs reprises sur les conventions inséparables du performatif²³⁾. Et nous pouvons aussi dire que l'évidence que Benveniste a exigée des exemples du performatif est apportée par le caractère complètement conventionnelle des énoncés cités, en d'autres termes, par leur manque de 'subjectivité'.

3. Performatif et subjectivité

Malgré la direction de recherches prise par Benveniste, la subjectivité n'est pas moins un moment ou une condition très importante pour le performatif. En effet, en racontant les 'malheurs' ('infelicities' en anglais) que peut subir un énoncé performatif, Austin a allégué comme un de leurs deux types 'l'insincérité'. Plus exactement, celle-ci est proposée comme une sous-classe du second 'malheur'. À cet égard, *How to do Things with Words* énumère trois défaillances: les manques de sentiment, de pensée, d'intention. En ce qui concerne le manque de sentiment, il cite "Je vous plains" ("I condole with you") prononcé sans compassion réelle. "En ce sens, les circonstances sont en ordre et l'acte est effectué, non pas vide, mais il est effectivement insincère."²⁴⁾ En général, pour le second type de 'malheur', le philosophe pense que l'acte est effectué et que le 'malheur' se situe à une phase postérieure. Pourtant, au moins en ce qui concerne le sentiment, il y a des cas où son manque rend l'énoncé vide et par conséquent nul comme performatif. Par exemple, s'il est visible que l'énonceur de "Je m'excuse" manque de sincérité, celui qui le reçoit dirait que l'autre ne s'excuse pas effectivement.

À cet égard, ce qui est intéressant est la distinction établie par Austin entre "performatif primaire" et "performatif explicite". "I shall be there" est un exemple de l'un et "I promise I shall be there" en est un de l'autre; "la seconde formule rend explicite l'action qui est effectuée dans l'émission de l'énoncé"²⁵⁾. Ici la formule explicite coïncide parfaitement avec la structure standard donnée par Benveniste.

En effet, on peut dire avec raison que celui-là a cherché à maintenir le statut de performatif en en délimitant le territoire à la formule 'explicite'.

Ensuite, ce qui est encore plus intéressant, c'est qu'Austin prolonge la distinction du performatif primaire et du performatif explicite par une autre qui s'établit entre le performatif (authentique), le semi-descriptif et le descriptif. Selon lui, la formule explicite est le résultat des efforts collectifs faits à travers l'évolution ou la civilisation de la société et de la langue pour clarifier "la force de l'énonciation"²⁶⁾. Après avoir donné cette explication, il attire l'attention sur l'erreur éventuelle et dangereuse qui serait de prendre la formule primaire pour un énoncé simplement constatatif dans le sens ordinaire des philosophes (c'est-à-dire des 'descriptivistes'), et signale ceci "Il semble beaucoup plus probable que la 'pure' assertion ['statement' en anglais] est une arrivée, un idéal qu'a poursuivi le développement graduel de la science²⁷⁾." Aussi la pure assertion ('statement') appartient au stade civilisé, tout comme l'énoncé performatif explicite. Dans ce contexte, on pourrait avoir l'impression que l'auteur assimile la formule explicite au constatatif, mais en fait ce n'est sûrement pas le cas. Ce qu'il veut faire ici, c'est, au contraire, affirmer le caractère performatif de la formule primaire.

Mais un peu plus loin, après avoir expliqué quelques "ressources primitives" de la parole performative, il se tourne vers la difficulté propre du performatif explicite: "Il semble se trouver des cas évidents où juste la même formule paraît quelquefois être un performatif explicite et quelquefois être un descriptif²⁸⁾." Il en cite comme exemple 'I approve' et 'I agree'. Puis il dresse un tableau d'expressions, où trois colonnes représentent le performatif explicite (p. ex. 'I thank', 'I apologize'), le demi-descriptif (p. ex. 'I am grateful', 'I am sorry') et le descriptif (p. ex. 'I feel grateful', 'I repent')²⁹⁾. Ici la distinction entre performatif et descriptif est explicitement reliée au problème de l'expression émotive, et le performatif explicite est regardé comme l'énoncé dont l'expressivité sincère est hors de doute. Mais nous nous demandons si le japonais ne présente pas systématiquement un contre-exemple à cette thèse.

4. Le japonais contre l'explicité

Avant d'aborder le cas du japonais, il convient de résumer ce que nous venons de constater chez ces deux penseurs. Austin a distingué le performatif explicite et le performatif primaire et accordé à celui-là une émotivité nette. D'un autre côté, Benveniste a rencontré le performatif sous l'angle de la subjectivité imprégnée dans le langage, et puis, en découvrant la conception austinienne, il s'est dirigé vers l'énonciation publique et officielle et a établi sa formulation structurale du performatif, qui est au fond identique à la formule explicite d'Austin; ainsi, comme nous l'avons remarqué, il s'est éloigné de la subjectivité du langage. Notre critique de Benveniste serait tout naturellement appliquée à Austin; la formule explicite porte-t-elle toujours la marque de la subjectivité sincère? Et comme nous venons de le voir, Austin lui-

même reconnaît l'ambiguïté d'une seule et même formule (p. ex. 'I approve'). Voilà le problème sur lequel portent les particularités du japonais, comparé aux langues européennes.

Le japonais semble éviter les formules explicites et préférer les primaires pour exprimer des sentiments sincères. Prenons deux énoncés japonais qui sont équivalents à ceux d'Austin: "I shall be there/I promise I shall be there". Soit

(1) kanarazu soko-ni mairi-masu. (immanquablement, là, (je) vais)

(2) soko-e iku-to yakusoku shi-masu. (là, aller-de, (je vous) promets)

(2), formule explicite, n'est sans doute acceptable que dans un contexte particulier, celui d'insistence. Par exemple, il peut d'abord être employé comme réponse à une interrogation qui demande explicitement "Promettez-vous . . .?", et puis nous pouvons faire que (2) suive (1) avec une modification nécessaire pour souligner la fermeté de la promesse. Ces deux cas se réduiraient à un seul, car l'interrogation "Promettez-vous . . .?" présente elle-même la même difficulté que (2): elle n'est sans doute employée qu'après une autre interrogation moins explicite et ordinaire qui est équivalente à (1) au plan de la réponse. Bref, (2) a une valeur marquée d'explicitation voulue, qu'on ne pourrait sentir dans "I promise I shall be there", et, par conséquent, à moins que le contexte n'exige une explicitation spécifique de la promesse, (2) nous paraît un peu étrange.

Comme il s'agit de l'usage et non de la construction linguistique ((2) est parfaitement grammatical), on traduirait cette étrangeté par des qualificatifs éthiques; par exemple, 'kirikojô' et 'butter-kusai'. 'Kirikojô' signifie littéralement "manière de déclarer avec une articulation très nette", et, par conséquent, il s'agit d'une manière de parler carrément et indiscrètement, en somme, d'une "manière froide et impersonnelle³⁰". 'Butter-kusai', littéralement "ce qui sent le beurre", désigne "ce qui donne l'impression des manières occidentales" et connote "l'ignorance de la belle manière japonaise" (ou dans un autre contexte, "la connaissance de la manière chic des occidentaux"). On identifierait au fond de ces réactions une éthique traditionnelle qui éprouve de la répugnance pour l'expression crue de volonté ou d'intention. De là, il est fort possible que (2), prononcé dans un contexte neutre, soit suspecté de manquer de sincérité, c'est-à-dire qu'on y soupçonne une arrière-pensée ou une intention cachée qui aurait eu besoin d'une insistance cherchée. Ainsi nous choisissons la formule (1) pour laisser sentir notre sincérité.

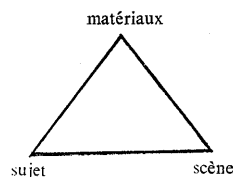
Ce qui est suggestif, ce sont les efforts pénibles du traducteur japonais d'Austin (M. H. Sakamoto) pour traduire des exemples de performatif. Dans le tableau signalé ci-dessus, Austin énumère seulement les verbes avec le sujet 'I' sans complément ou 'dictum' selon la terminologie de Benveniste. Et, pour répéter encore une fois, ce qui est important ici, c'est qu'il s'agit des formules explicites de performatif, qui par conséquent expriment la sincérité émotive. Les expressions japonaises qui traduisent ces exemples sont loin d'être proprement japonaises; "chinsha shi-masu" pour "I apologize", "hinan shi-masu" pour "I criticize", "hinan shi-masu" pour "I censure"³¹). En revanche, lorsque le traducteur donne en fait une phrase suffisam-

ment japonaise pour un exemple donné comme un énoncé performatif explicite, c'est, semble-t-il, le cas où il évite dans la version japonaise la formule explicite. Pour n'en citer qu'un seul exemple, "omaenanka kaitei-ni ite-kuretara yokatta-darôni (littéralement "il aurait mieux valu ..." ou plutôt "il aurait été bien que ...")" pour "*I wish you were at the bottom of the sea*". En ce cas-ci, la phrase étant complète, il a pu chercher une tournure naturelle, éviter la traduction mot-à-mot, et adopter une phrase plus japonaise en ce qu'elle n'explicite pas 'I wish'.

Ces observations nous suggèrent que, en japonais, dénommer l'acte accompli dans l'énonciation rapproche l'énoncé du constatif ou descriptif. Nous croyons que c'est un phénomène qui s'enracine très profondément dans la constitution ou la nature même, si on peut dire, du japonais. Nous aimerions illustrer ceci par une théorie linguistique générale du japonais. Il s'agit de celle de Motoki Tokieda³²⁾. Il nomme sa théorie celle du langage=procès et l'oppose à la théorie "constitutiviste" de langage. Refusant d'accorder une existence *sui generis* à la langue comme système objectif en dehors des paroles, il critique obstinément Saussure. Nous pensons que cette attitude ne se comprend que si on prend en considération la nature du japonais sur laquelle Tokieda se fonde. Nous nous référons ici à deux points de sa théorie: l'un concerne le schéma triangulaire du fonctionnement du langage, et l'autre la constitution élémentaire de la phrase.

5. Tokieda et le langage=procès

De la fonction de langage, Tokieda dit ceci: "Je crois pouvoir compter trois conditions du langage: d'abord le sujet (le locuteur), puis la scène (qui comprend l'allocutaire et d'autres choses) et enfin les matériaux. Cela veut dire que le langage consiste en ce que quelqu'un (le sujet) parle à quelqu'un d'autre (la scène) de quelque chose (les matériaux). ... On pourrait symboliser ces trois conditions du langage par les trois sommets d'un triangle comme le montre la figure à droite.³³⁾" Il n'y a rien d'extraordinaire dans cette formulation sauf l'étiquette 'scène' donnée à l'existence composée de l'allocutaire et des autres éléments intéressés. Pourtant cette étiquette révèle la conception cardinale de Tokieda. L'élément essentiel du concept de 'scène' est l'étendue spatiale qui se développe sous les yeux de quelqu'un.



Dans le schéma de Tokieda, il est évident qu'il s'agit de l'espace devant le 'sujet', c'est-à-dire de sa situation. Alors il faudrait dire que le schéma est constitué plutôt par un pseudotriangle: le sommet correspondant au 'sujet' l'emporte sur les deux autres. De même que la scène est la scène du sujet, les matériaux aussi sont ses matériaux. "Le sujet est le locuteur dans le langage et l'acteur de l'acte d'expression verbale.³⁴⁾" Nous pouvons préciser que le schéma dont il s'agit est celui de l'énonciation. En effet, l'auteur y ajoute, pour dissiper toute équivoque, la distinction du sujet en question d'avec le sujet-nominatif de la phrase.

“Comment, continue-t-il, le sujet s’exprime-t-il lui-même? Certains ont l’air de croire que le nominatif grammatical est le sujet du langage, mais le nominatif, étant ce qui se fonde dans la détermination logique des rapports entre les matériaux exprimés par le langage, est complètement différent du sujet, c’est-à-dire de l’acteur de langage. Par exemple, dans l’expression ‘Un chat mange un rat,’ ‘un chat’ se pose comme sujet vis-à-vis de ‘un rat’ et de ‘manger’. Le sujet en ce sens n’est qu’un des rapports entre les matériaux; il est différent du sujet de l’acte langagier qui exprime ‘Un chat mange un rat’. Le sujet du langage est le sujet qui parle et nous ne devons jamais l’assimiler au sujet du fait de ‘manger un rat’.³⁵”

Devant cette affirmation, on pense très naturellement à ‘je’ comme sujet grammatical, qui, à la différence de ‘un chat’, semble être exempté de la remarque de Tokieda. Pourtant, même sur ce point, le linguiste japonais tient à sa distinction. Il poursuit:

“Puis on prend quelquefois la première personne grammaticale pour le sujet. En effet, dans l’expression ‘J’ai lu’, celui qui l’énonce est ‘je’, et, par conséquent, on pourrait concevoir que cette première personne représente le sujet de langage. À y regarder de plus près, cependant, le ‘je’ n’est pas le sujet même; il est ce qui est objectivé et rendu matériau et déjà mis en dehors du sujet, et par conséquent le ‘je’ n’est pas essentiellement différent du ‘chat’ ci-dessus. La seule différence consiste en ce que le ‘je’ est l’objectivation du sujet tandis que le ‘chat’ est la matérialisation d’un pur tiers: de là la distinction entre la première et la troisième personne. Le ‘je’ est donc bien un nominatif, mais non le sujet de ce langage.³⁶”

Il est maintenant clair que la distinction que Tokieda cherche à établir concerne la dualité de l’acte et du produit, de l’énonciation et de l’énoncé. De ce point de vue, si la phrase porte la première personne comme son sujet grammatical, il y a une certaine redondance: le “je” est pour ainsi dire doublement exprimé, d’abord par le fait même d’énonciation et puis par le sujet grammatical. Cette remarque ne s’applique pas aux langues occidentales modernes, par exemple au français, où un sujet grammatical est nécessaire aussi bien pour un énoncé à la première personne que pour ceux à la deuxième ou à la troisième personne. La validité de cette remarque est fondée sur le fait que nous n’employons guère en japonais (surtout dans le “discours” au sens de Benveniste) le sujet grammatical “je”³⁷, si ce n’est pour éviter une équivoque éventuelle. L’énoncé, par exemple, “J’ai lu votre lettre”, est mieux traduit en japonais par

(3) o-tegami-o yomi-mashita (sans le sujet grammatical exprimé)
que par

(4) watashi-wa anata-no tegami-o yomi-mashita (avec le sujet explicité)³⁸.

Mettons les autres facteurs à part³⁹, et regardons uniquement dans ces deux phrases la question de leurs sujets grammaticaux. Alors (4) est redondant vis-à-vis de (3). Mais il ne s’agit pas d’une simple redondance neutre; le sujet explicité ‘watashi’ qui rend (4) redondant est positivement interprété comme une “objectivation” du

et locuteur. Ainsi (4) peut donner l'impression d'un tour objectif et froid.

6. Tokieda contre Benveniste: deux systèmes grammaticaux

Nous entrevoyons déjà la différence foncière entre le français par exemple d'un côté, et le japonais de l'autre. Le problème consiste dans la relation interne de l'énoncé et de l'énonciation. Selon Benveniste, le sujet grammatical 'je' (et le temps présent du verbe) sert à relier celui-là à celle-ci; voilà ce qu'il appelle la "propriété sui-referentielle" de 'je'⁴⁰). En d'autres termes, il s'agit là d'un ancrage de l'énoncé dans l'instance d'énonciation. En revanche, dans le cas du japonais, l'ancrage s'effectue automatiquement; cela doit vouloir dire que l'énonciation est mise en valeur dans l'énoncé, sans le chercher exprès. S'il en est ainsi, le fait aurait une portée générale qui dépasserait la problématique du sujet grammatical et qui toucherait à notre thème, à savoir la relation entre la subjectivité exprimée et la formule dite explicite du performatif. Pour le montrer, il nous faut éclaircir le mécanisme de cette mise en valeur de l'acte dans le produit. Abordons sous cet angle le second thème de Tokieda, signalé ci-dessus, celui de la constitution élémentaire de la phrase.

Tokieda subdivise le vocabulaire en deux classes: 'shi' et 'ji'. 'Shi' comprend les noms (p. ex. montagne, rivière, chien, etc.), les adjectifs (p. ex. content, triste, etc.), les verbes (p. ex. courir, se plaire, etc.) etc.; ce sont les mots qui présentent les à exprimer sous des formes objectivées et conceptualisées. D'autre part, 'ji' est matériel constitué des termes grammaticaux (suffixes) qui expriment directement le contenu conçu sans passer par la conceptualisation ou l'objectivation. Par exemple 'zu' exprime la négation, 'mu' la supposition, 'ya' la soupçon etc.⁴¹). Il s'agit donc de l'aspect ou du mode de la relation qu'a le 'sujet' avec la 'scène'. Seulement cet aspect n'est jamais traduit, comme cela arrive dans les langues européennes, par la commutation des formes verbales; en un mot, dans son essence, le japonais est une langue agglutinante, tandis que les langues européennes sont flexionnelles.

Ce qui est le plus important dans cette subdivision lexicale, c'est que Tokieda fonde sur elle son schéma de la structure fondamentale de la syntaxe japonaise. D'abord, l'opposition de deux classes dans le vocabulaire se réduit à celle de la subjectivité et de l'objectivité du langage. Écoutons Tokieda:

"Ce que 'shi' exprime comprend tout ce qui est de l'univers objectif ainsi que les émotions subjectives si seulement elles sont objectivées. . . . En revanche, ce qui s'exprime par 'ji', qui est l'expression immédiate du subjectif, se limite au jugement, à l'émotion, aux désirs etc. qui relèvent de la subjectivité du sujet de langage. En d'autres termes, 'ji' ne peut exprimer que ce qui concerne la conscience du locuteur. Par exemple le 'shi' 'ureshi (être content)' concerne une émotion subjective, mais comme il s'agit d'une expression qui a passé par le procédé de conceptualisation, on peut l'attribuer à un tiers comme 'kare-wa ureshi (Il est

content)'. À l'opposé, le 'ji' de supposition 'mu' peut fort bien exprimer une supposition du sujet de langage, comme dans 'hana saka-mu (les fleurs—fleurir—'mu'=*Je prévois que* les fleurs fleurissent)', mais non pas celle d'un tiers. Dans 'kare yuka-mu (il—aller—'mu')', ce n'est pas 'lui' mais 'moi' en tant que le sujet de langage qui fait la supposition (= 'mu'). Ainsi il serait plus exact de dire que 'ji' exprime le sujet même et non pas les matériaux.⁴²⁾"

Ce n'est pas tout; 'ji' a un autre caractère très important, cette fois au niveau de la syntaxe. Il est toujours postposé.

Tokieda représente la relation sémantique entre 'ji' et 'shi' comme celle de l'enveloppant et l'enveloppé, et lui donne l'image d'un sac et des choses qu'il contient⁴³⁾. Nous avons là une image qui traduit déjà assez bien la conception du linguiste, qui saisit le langage comme une ou voire comme l'activité de l'intelligence humaine qui *comprend* l'univers dans le sens fort du verbe (littéralement 'umfassen' en allemand). De là il tire la conséquence suivante: "Du point de vue du sujet de langage, nous pouvons dire que 'ji' est l'expression de la fonction d'englober le monde objectif, et ainsi l'expression de l'unité. Alors, s'il est vrai que l'enveloppé (= 'shi') est l'expression des existences objectives en face du sujet, en ce qui concerne l'enveloppant (= 'ji'), il est plus exact de la qualifier comme l'expression de l'*acte d'envelopper* du sujet.⁴⁴⁾" Ensuite, Tokieda note la forme particulière que prend l'expression de cette fonction englobante et unificatrice; à la différence de la copule, 'ji' est toujours postposé par rapport aux 'shi' qui sont les mots englobés et unifiés. Par exemple,

(5) "ware yoma-mu" (Je vais lire) est schématisé par lui comme

ware yoma	mu
-----------	----

(le carré le plus grandmarque 'shi' et le moins grand 'ji').

Dans (5), 'mu' qui est qualifié traditionnellement, et par Tokieda lui-même comme suffixe auxiliaire de 'supposition', ne représente pas la supposition du sujet grammatical 'ware' (=je), mais celle du 'je' en tant que sujet de langage qui énonce la phrase. Cela devient plus clair, si on compare (5) avec (6), où le sujet grammatical est à la troisième personne.

(6)

kare yoma	mu
-----------	----

 (Il va lire).

Dans (6) aussi, "mu" représente toujours la supposition du sujet parlant et non pas du sujet grammatical qui est ici différent de celui-là⁴⁵⁾.

Ce qui est d'une importance décisive pour établir cette structure syntaxique en un système, c'est le rôle que le signe-zéro a, selon Tokieda, dans les phrases assertives ("statements"). Soit un "statement"

(7) ame-ga furu (Il pleut; la traduction mot-à-mot "Pluie tombe")

(7), comme phrase, ne comporte pas de 'ji'. En effet, ce qui fait un "statement" comme tel, c'est justement le fait qu'il écarte les éléments 'subjectifs'. Dans un

“statement” comme (7), cependant, Tokieda supplée un signe-zéro (équivalent à un ‘ji’ bien sûr) à la fin de la phrase, au lieu de traiter le “statement” comme une

exception. (7) est ainsi symbolisé comme ame-ga furu ■. Selon Tokieda, ce signe-zéro est “celui d’énonciation⁴⁶⁾”. En d’autres termes, il saisit dans le néant de l’écriture la présence de l’activité langagière; c’est loin d’être une ruse usée pour garder l’unité de système. Ainsi nous pouvons dire qu’il a réussi à joindre son point de vue fondamentalement pragmatique à la syntaxe.

Nous avons ainsi acquis une pleine explication pour les faits japonais qui nous avaient paru fournir une contre-épreuve à la formulation de Benveniste. Quand on prend en japonais une formule explicite, le verbe explicitement performatif est un ‘shi’ et par conséquent traduit une vision déjà objectivée d’un acte. C’est pourquoi, afin d’éviter une expression objective et froide ou ‘descriptive’, nous adoptons volontiers une formule “primaire” et confions l’expressivité subjective à l’enjeu des ‘ji’. Même en japonais, la vue de Benveniste s’applique peut-être bien aux formules officielles. Mais si on s’en tient là, le performatif perdra beaucoup de sa portée pragmatique et de son intérêt scientifique. Nous pouvons donc conclure que la théorie benvenistienne du performatif échoue devant la constitution du japonais, et par conséquent que le performatif demande une autre formulation, qui devrait être cherchée à un niveau plus profond, puisque l’échec vient de la différence de constitution naturelle des langues. On penserait sans doute avec raison aux “conventions” dont Austin a fortement souligné le rôle dans le performatif.

7. Une vue sommaire rétro-prospective

Il n’est pas difficile de trouver dans la théorie de Tokieda une certaine affinité avec la formulation que Searle a donnée aux “speech acts”: F (p). Dans ce symbolisme Searle représente par “F” la force illocutionnaire et par “(p)” le contenu propositionnel⁴⁷⁾. *Grosso modo*, “F” correspond à “ji”, et “(p)” à “shi”. L’analogie touche aussi à la figuration de la relation entre les deux composants; dans F (p), “F” semble envelopper “(p)”. Mais une distinction importante s’impose: chez Searle il s’agit des deux aspects de l’acte langagier, dans sa terminologie “acte illocutionnaire—acte propositionnaire”, tandis que chez Tokieda, la structure de l’acte langagier est nettement reliée à celle de syntaxe. Le cas d’Austin lui-même est typique: il échoue à garder la distinction primordiale entre énoncés performatif et constatif; il a définitivement quitté le plan de l’énoncé pour passer à celui de l’énonciation. À l’opposé, Benveniste a persisté à rester au niveau de l’énoncé, et a choisi de délimiter assez étroitement le domaine du performatif. C’était en un sens prudent; si on dépasse la frontière qu’il a délimitée, on risque de perdre à jamais. C’était, cependant, aussi un projet paradoxal pour Benveniste: ayant abordé le performatif du point de vue de la subjectivité dans le langage, il a choisi comme typiquement

performatif le domaine où l'énonciation est le moins subjective possible et la plus froide.

Dans le développement post-austinien de la théorie de "speech acts", les philosophes et les linguistes, principalement générativistes, ont proposé plusieurs formulations qui semblent toutes plus ou moins insatisfaisantes⁴⁸⁾, quoi qu'ils aient poursuivi leurs recherches au niveau de la syntaxe "profonde", à la différence de Benveniste qui a refusé de recourir au procédé de transformation au delà d'une certaine limite. D'autre part, le japonais représente une contre-épreuve à la formulation de Benveniste: il cherche à éviter les formules explicites pour exprimer un sentiment sincère. Et Tokieda a développé sur le japonais une interprétation de l'acte langagier qui cristallise une syntaxe élémentaire autour du même noyau. Dans notre contexte, son mérite principal consiste à avoir trouvé une théorie qui satisfait à la double exigence pragmatique et syntaxique, ou plus exactement, à avoir articulé étroitement la syntaxe et le principe pragmatique. Grâce à cette généralité de formulation, la linguistique de Tokieda, s'opposant à la définition du performatif donnée par Benveniste, se rapproche de la théorie des "speech acts"; mais elle l'emporte sur celle-ci en ce qu'elle englobe une formulation syntaxique de l'énoncé qui accomplit ces "speech acts". Sans doute la particularité du japonais contribue sensiblement à la réussite de Tokieda. Mais il faut dire, en même temps, que sa vue générale n'a pas encore reçu une vérification suffisante du point de vue de la pragmatique. Les recherches linguistiques dans ce domaine sont devenues beaucoup plus détaillées et approfondies, notamment grâce à deux générativistes, MM. Kuno et Kuroda⁴⁹⁾. C'est Kuno qui affirme que "étant riche en expressions de points de vue, le japonais est une langue-objet idéale pour ce genre de recherche⁵⁰⁾". On peut espérer une reformulation générale des vues de Tokieda à partir, entre autre, de ces études⁵¹⁾.

Notes

- 1) Nous pouvons sans doute constater rétrospectivement que dans les années cinquante la critique du "descriptivisme" a commencé à se placer sur un plan plus élevé. Dans le domaine de la philosophie, la métaphysique de M. Imachi, par exemple, cherchait à établir une distinction entre la description et le jugement à travers une critique foncière de la phénoménologie husserlienne appliquée à l'éthique. Voir "Sur l'acte humain" in: *Tetsugaku-Zasshi*, vol. 68, 1953.
- 2) J. L. AUSTIN, *How to do Things with Words*, The William James Lectures delivered at Harvard University in 1955, edited by J. O. Urmson and Marina Sbisa, Clarendon Press-Oxford, 1962, pp. 5-6.
- 3) *Ibid.*, p. 98 et sq.
- 4) Emile BENVENISTE, "De la subjectivité dans le langage", in: *Problèmes de linguistique générale* I, Gallimard, 1966, pp. 258-266. La publication originale dans le *Journal de Psychologie*, juil.-sept. 1958 est postérieure aux conférences d'Austin à Harvard, mais antérieure à la publication de celles-ci. La même année 1958, Austin a d'ailleurs donné une conférence dans un colloque à Royaumont, mais notre linguiste n'en savait rien jusqu'à la publication des actes du colloque en 1962. Voir la note 2 de la page 267 de l'ouvrage ci-dessus.
- 5) *Ibid.*, p. 265.

- 6) *Ibid.*, p. 265.
- 7) *Ibid.*, pp. 265-266.
- 8) Voir surtout "Structure des relations de personnes dans le verbe", "Les relations de temps dans le verbe français", "La nature des pronoms" (tous trois dans l'ouvrage cité dessus (4)), "Le langage et l'existence humaine" et "L'appareil formel de l'énonciation" (tous deux in: *Problèmes de linguistique générale* II, Gallimard, 1974).
- 9) BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale* I, p. 271.
- 10) *Ibid.*, p. 272.
- 11) *Ibid.*, p. 274.
- 12) *Ibid.*, p. 274.
- 13) J. L. AUSTIN, "Performative-Constative", in: J. R. SEARLE (ed.), *The Philosophy of Language*, Oxford U. P., 1971, p. 16. N'ayant pas trouvé le texte original d'Austin écrit en français, nous évitons de retraduire en français cette version anglaise due à G. J. Warnock, et citons celle-ci.
- 14) *Ibid.*, p. 275.
- 15) *Ibid.*, p. 274.
- 16) Nous en trouvons une exception parmi les exemples allégués par l'auteur: dans "La séance est ouverte" (p. 273), la dénomination de l'acte accompli manque. Le linguiste complète l'énoncé par "Je déclare que", représenté par le contexte de la réunion. Mais aux yeux de Benveniste, et c'est d'ailleurs un point très délicat, il n'y a pas de différence essentielle entre "M.X est nommé . . ." et "La séance est ouverte": à son avis, ni l'un ni l'autre ne comporte de verbe déclaratif. Écoutons Benveniste, proposant la seconde forme du performatif: "*M.X est nommé ministre plénipotentiaire.—La chaire de botanique est déclarée vacante.* Ils ne comportent pas de verbe déclaratif (*Je déclare que . . .*) et se réduisent au dictum, mais celui-ci est publié dans un recueil officiel . . ." (p. 274) Il faut donc dire que "M.X est nommé . . ." n'est qu'un simple dictum, et par conséquent que le verbe "nommer" n'est pas qualifié en ce cas pour *dénommer* l'acte à performer. Nous pouvons juger par là que Benveniste vise à distinguer sur le plan formel la partie de l'acte (*je déclare que*) et celle du dictum par le modèle de la forme standard; il nous semble qu'il a admis la seconde forme du performatif parce que ces deux parties y sont nettement distinguées par l'absence de l'une, tandis qu'un impératif ne comporte pas cette distinction. Mais c'est déjà une aberration bien dangereuse pour la délimitation formelle du performatif, puisque c'est la partie justement performative qui manque dans cette seconde forme. Et si l'on n'interprète pas qu'un énoncé comme "M.X est nommé . . ." est conforme à la condition de "dénommer l'acte", il nous semble perdre la chance de délimiter le domaine du performatif, comme on le verra chez Austin. N. B. Benveniste ne vise pas à une bipartition des énoncés en constatif et performatif comme Austin. Dans cette bipartition, si l'on exclut l'impératif des performatifs, on devrait l'admettre parmi les constatifs. Mais c'est complètement absurde. Nous ne pouvons pas supposer chez Benveniste cette bipartition des énoncés. (Nous nous en sommes rendu compte aux remarques, dans la séance d'*Entretien*, des Professeurs M.-H. Jung et E. Zum Brunn.)
- 17) Cf. SEARLE, "Austin on Locutionary and Illocutionary Acts", in: *Essays on J. L. Austin*, Oxford U. P., 1973, pp. 141-142, où Searle présente la distinction primordiale comme celle qui se trouve entre "uttering a sentence with a certain *meaning*" et "uttering a sentence with a certain *force*". (Insistons sur le mot "uttering", qui désigne l'acte et non pas l'objet.)
- 18) J. L. AUSTIN, *How to do Things . . .*, p. 6.
- 19) Searle parle exactement la même chose du mot "statement". Cf. SEARLE, *ibid.*, p. 157.
- 20) L. W. FORGUSON, "Locutionary and Illocutionary Acts", in *Essays on J. L. Austin*, p. 184.
- 21) J. L. AUSTIN, *ibid.*, p. 6.
- 22) *Ibid.*, p. 133 (souligné par nous).
- 23) Ce qu'Austin a au fond entendu par le terme "convention" n'est pas parfaitement clair. Sur ce problème, voir, par exemple, P. F. STRAWSON, "Intention and Convention in Speech

- Acts", in: SEARLE (ed.), *The Philosophy of Language*, pp. 23-38, notamment ses sections II et IV.
- 24) *Ibid.*, p. 40. Cf. *do*, "Performative-Constative", pp. 14-15.
 - 25) *Ibid.*, p. 69.
 - 26) *Ibid.*, pp. 71-72.
 - 27) *Ibid.*, p. 72.
 - 28) *Ibid.*, p. 78.
 - 29) *Ibid.*, pp. 78-79, Cf. p. 83.
 - 30) La définition est donnée dans le *Nouveau Dictionnaire pratique japonais-français*, par MIKI et autres, Edition Hakusuisha, 1963.
 - 31) Il faut signaler que ces expressions japonaises sont toutes des syntagmes verbaux qui sont constitués d'un nom d'origine chinoise et d'un verbe suffixe 'suru' (qui est 'faire'). Ce fait contribue décisivement à les rendre 'froides' et par conséquent descriptives. Mais ce qui est le plus important à remarquer, c'est que nous n'avons pas d'autres moyens de dire explicitement ce 'speech acts', c'est-à-dire que nous adoptons toujours dans la vie quotidienne des tournures 'implicites'.
 - 32) Motoki TOKIEDA, *Linguistique générale du japonais*, Tokyo, 1941¹.
 - 33) *Ibid.*, pp. 40-41.
 - 34) *Ibid.*, p. 41.
 - 35) *Ibid.*, pp. 41-42.
 - 36) *Ibid.*, pp. 41-42.
 - 37) Il faut nettement distinguer le cas du japonais de celui du grec ancien et du latin où la personne est indiquée par la désinence du verbe. À l'opposé, en japonais, pour le dire en deux mots, c'est d'abord l'acte d'énonciation et le rapport du sujet et de la "scène", exprimé à travers l'acte d'énonciation, qui différencie les personnes.
 - 38) L'exemple donné par l'auteur "watashi-wa yo-nda" est artificiellement simple; il laisse tomber la condition de "scène". Il est difficile d'imaginer une "scène" où on prononce cette phrase d'une manière naturelle.
 - 39) Ils concernent le système de "keigo" (des expressions de respect et de politesse) qui fonctionne comme élément grammatical. Par exemple "o- tegami" qui est la forme embellie de "la lettre", désigne nécessairement "votre" lettre.
 - 40) BENVENISTE, *ibid.* 1, p. 274 et al.
 - 41) *Ibid.*, pp. 229-233.
 - 42) *Ibid.*, pp. 234-235.
 - 43) Il s'agit en réalité du 'furoshiki', carré de tissu servant à envelopper des choses à emporter. Cf. *ibid.*, pp. 237-238.
 - 44) *Ibid.*, p. 239.
 - 45) Cf. *ibid.*, pp. 240-241. Dans la traduction que nous donnons à (5) et (6), le verbe auxiliaire 'aller' peut être regardé comme équivalent à 'mu'. (Il va sans dire qu'il s'agit d'une équivalence sémantique particulière à cette instance, non pas d'une équivalence lexocologique.) Nous aimerions signaler qu'il doit être tout à fait possible d'interpréter cet 'aller' à la lumière de Tokieda, c'est-à-dire d'attribuer sa valeur de 'supposition', impliquée dans celle de "futur prochain", au sujet parlant, au lieu de relier le verbe au sujet grammatical comme on le fait d'habitude. Selon M. N. Ruwet (communication personnelle), le verbe 'croire', dans la construction à attribut en l'objet, possède une connotation subjective. Dans "Il se croit malade", c'est d'abord "lui" qui porte un jugement sur son propre état de santé, mais, de plus, il y a un second jugement exprimé: c'est le jugement du locuteur qui prend le jugement même de 'il' pour peu justifié. C'est pourquoi "Je me crois malade" est étrange; si on pouvait dire "Je me crois malade", la phrase devrait vouloir dire que, 'me' jugeant malade, 'je' suggère en même temps que ce jugement n'a pas le poids.
 - 46) *Ibid.*, p. 246.
 - 47) John R. SEARLE, "Austin on Locutionary and Illocutionary Acts", in: *Essays on J. L. Austin*,

p. 156.

- 48) G. Gazdar critique tous les points proposés dans le cadre de l' "hypothèse performative", et il montre leurs insuffisances. Cf. Gerald GAZDAR, *Pragmatics—implicature, presupposition, and logical form*—, Academic Press, 1978, chap. 2, "Illocutionary force: the performative hypothesis", pp. 15–35.
- 49) S.-Y. KURODA, *Aux quatre coins de la linguistique*, Seuil, 1979, surtout "Vers une théorie du récit".
- 50) S. KUNO, *Grammaire du discours* (en japonais), Tokyo, Taishukan, 1978, p. 282.
- 51) Par exemple, l'analyse que Kuroda donne des phrases se terminant par "noda" (*ibid.*, p. 239 et sq.) s'accorde parfaitement avec la théorie de Tokieda. Mais d'un autre côté, celle-ci ne semble pas pouvoir rendre compte de l'expressivité subjective qui est le produit de l'enjeu stylistique. (Cf. Kuroda, *ibid.*, p. 242 et sq.; et les phénomènes groupés autour du concept d'"empathie" chez Kuno, *ibid.*, chap. II.)

Note Additionnelle

Après avoir terminé cette communication, nous avons eu la chance de lire deux articles inédits, grâce à M. le Prof. Nicolas Ruwet; l'un est de Manfred BIERWISCH, "Semantic Structure and Illocutionary Force", à paraître dans: KIEFER, SEARLE, BIERWISCH (eds), *Speech Act Theory and Pragmatics*, Reidel, 1979; l'autre est de Shige-Yuki KURODA, "The Generalized Theory of Speech Acts—toward a theory of language use", 1977. Nous aimerions ajouter ici quelques remarques sommaires, principalement sur les vues de Bierwisch.

Nos remarques portent essentiellement sur deux points de la pensée de Bierwisch. L'un concerne ce qu'il appelle "le péché originel de la théorie des 'speech acts'" et l'autre sa formulation structurale des "speech acts" en général.

1. Bierwisch pense que toutes les versions de la théorie des "speech acts" ont hérité de son fondateur une faute radicale: c'est qu'elles "obscure the basic distinction between language and communication" (p. 3 de l'article inédit). Dans notre optique, ce "péché originel" éclaire d'autant mieux l'opposition entre Austin et Benveniste; à l'opposé du pécheur Austin, on pourrait parler de la "conception immaculée" de Benveniste. Seulement, nous y apportons une réserve concernant Austin. La confusion des deux domaines, langage et communication, chez Austin doit, à notre avis, être interprétée en termes d'un glissement de visée au cours de ses recherches, comme nous venons de la montrer ci-dessus. Au moins à en juger sur le texte de *How to do Things . . .*, son point de départ était identique à celui de Benveniste; il s'est installé au niveau de l'énoncé, à partir duquel il a cherché à établir le critère de la classe des performatifs. Mais bientôt après, il est passé au point de vue de l'acte, c'est-à-dire des "speech acts", et avec cela, a commis "le péché originel" en question, puisqu'il a gardé en même temps et jusqu'au bout son point de vue original, p. ex. d'établir une liste exhaustive des verbes performatifs. (Il est à noter que son "Performatif-Constatif" qu'a lu Benveniste n'a pas de partie équivalente à celle, dans *How to do Things . . .*, où le philosophe mène ses recherches du point de vue de l'acte.)

2. Suivant sa critique du "péché originel" de la théorie de "speech acts", Bierwisch projette la distinction de deux niveaux, langage et communication, sa formulation structurale des "speech acts". "All explicit performative utterance, dit-il, must be explained in terms of truth conditions plus conditions of social interaction." (p. 18) Cette structuration bipartite est dans son essence identique à la vue de Kuroda, selon qui: "Searle's original notion of illocutionary effect is decomposed into two factors, the illocutionary effect-potential and the presence of the intended hearer in this effect-potential". (p. 13) Ce qui nous intéresse le plus, c'est que Bierwisch adapte ici le dualisme de Frege entre "pensée" et "jugement", et reformule la structuration précédente comme suit: "the utterance meaning of a sentence is judgement, i.e., an evaluated specification of a state of affairs, which, in the simplest case, determines on the level of communication an assertion concerning this state of affairi. On this view, the 'judgement-operator' is not the illocutionary force of a speech act, but

rather an attitude belonging to the level of utterance meaning." (p. 25) À cet égard, Bierwisch reconnaît lui-même une affinité avec la formule de Searle: F (p), et distingue sa vue de celle-ci comme l'indique la dernière phrase citée. Mais l'analogie entre Bierwisch et Tokieda est beaucoup plus frappante. Le composant "truth conditions—thought" de Bierwisch correspond au "shi" chez Tokieda et celui "conditions of social interaction—attitudes" au "ji". L'analogie est si profonde qu'on peut trouver chez Bierwisch une vue équivalente à celle du "signe-zéro" dans le cas du "statement" chez Tokieda (ci-dessus, pp. 24-25): "... declarative sentences normally have no attitude specifier at all, or perhaps an empty or 'unmarked' attitude specifier." (p. 27) Surtout, concernant notre note (45), nous renvoyons volontiers à la remarque de Bierwisch dans sa note (23): "As Doherty (personal communication) observes, various German modal particles like 'wohl', 'doch', 'ja' and also various sentence adverbials are indicators of such attitudes", et à sa note (26), où est allégué le cas de "yè" en chinois classique. Et de plus, sur un plan plus général, si on pense à la tendance du japonais à éviter les formules explicites, nous pouvons remarquer que Bierwisch parle du "pre-reflexive character of the attitudes" (p. 26).

Ainsi la formulation de Bierwisch, avec son dualisme "thought/attitudes", nous paraît très proche des vues de Tokieda. Mais du côté de "thought", nous trouvons un point à mettre en question. Du point de vue de Bierwisch, il est très important de réduire la dualité austinienne de "truth/infelicity" aux seules conditions de vérité. De là son insistance: "... an explicit performative utterance has the communicative sense *cs* specified by its utterance meaning *m* if and only if the meaningful utterance on which it is based is true." Par exemple, "If someone utters 'I give up' without e.g. having the appropriate intentions, or without being in the position to give up, then by the same token the utterance is false: he is not really giving up." (p. 16) Il s'agit justement d'un point sur lequel nous avons critiqué Austin ci-dessus (p. 12). Mais, à notre sens, le fait qu'un énoncé est faux n'empêche pas qu'il ait le "communicative sense"; c'est là la condition fondamentale du mensonge. La catégorie vrai/faux est équivoque: elle s'applique au "thought" aussi bien qu'aux "attitudes"; il doit être possible de distinguer théoriquement l'erreur, la faute et le mensonge.

3. Une simple constatation sur une analogie entre Bierwisch et Benveniste. La remarque de Bierwisch, "explicit performatives describe what they perform just in virtue of the illocutionary verb they contain" (pp. 16-17), correspond à la condition de Benveniste que l'acte accompli doit être dénommé par l'énoncé. Pourtant un point à réserver: le verbe "describe" est, chez Bierwisch, relié au problème de "truth/infelicity"; c'est-à-dire que, par cette constatation, Bierwisch veut dire que l'énoncé performatif explicite peut être jugé comme vrai ou faux. À l'opposé, chez Benveniste, le verbe "dénommer" n'a point de cette implication. Encore une autre analogie: "In a sense the peculiarity of performative formulas is but a special case of the general problem of *token reflexivity*" (p. 17, souligné par nous) nous rappelle "le caractère sui-référentiel" de Benveniste.

Université de Saitama